

Vivre sur la terre

Renaud Longchamps, *L'Échelle des êtres*, Montréal, VLB éditeur, 1990, 80 p.

Louise Warren, *Notes et Paysages*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, collection « Connivences », 1990, 95 p.

Joël Des Rosiers, *Tribu* (avec des illustrations de Pierre Pratt), Montréal, Éditions Triptyque, 1990, 106 p.

Hugues Corriveau

Numéro 61, printemps 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38411ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (1991). Compte rendu de [Vivre sur la terre / Renaud Longchamps, *L'Échelle des êtres*, Montréal, VLB éditeur, 1990, 80 p. / Louise Warren, *Notes et Paysages*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, collection « Connivences », 1990, 95 p. / Joël Des Rosiers, *Tribu* (avec des illustrations de Pierre Pratt), Montréal, Éditions Triptyque, 1990, 106 p.] *Lettres québécoises*, (61), 37–39.

Renaud Longchamps, *L'Échelle des êtres*, Montréal, VLB éditeur, 1990, 80 p., 14,95 \$.

Louise Warren, *Notes et Paysages*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, collection «Connivences», 1990, 95 p., 9,95 \$.

Joël Des Rosiers, *Tribu* (avec des illustrations de Pierre Pratt), Montréal, Éditions Triptyque, 1990, 106 p., 12,95 \$.

Vivre sur la terre

POÉSIE
Hugues Corriveau

Apprendre l'existence en regardant les autres...

Telle semble être la voie qu'emprunte la poésie dans son constant questionnement du monde. Il faudrait ainsi suivre à la fois la quête répétée de Renaud Longchamps à travers ses fouilles géologiques, celle de Louise Warren dans ses jardins tranquilles où l'amour se tapit, ou bien encore celle de Joël Des Rosiers avec ses tribus lointaines dans ses déserts habités.

Allez et cherchez

Ce vers de Renaud Longchamps semble évoquer la mission biblique des apôtres envoyés par le Christ pour évangéliser les païens. Or, il y a peu de cela chez ce poète qui trouve mission de la parole, qui fait métier de fouilleur de sens, de révélateur de monde. Longchamps semble n'avoir pour but que cette quête de soi à travers l'exploration consciencieuse des origines afin d'en trouver la faille, afin d'en révéler les brisures, «ce prodigieux dégoût de la matière» (p. 21). L'évolution ne saura jamais le satisfaire, du moins ne saura jamais répondre à son exigence sans fin qui, toujours et encore, le porte à revendiquer la révélation, car, dit-il, «je ne m'entendrai jamais avec l'univers» (p. 40). Il faudrait à Longchamps un moyen sûr pendant sa régression, car cette volonté de retrouver la matière à partir de laquelle s'est développée la vie évoque constamment cet acharnement de l'enfant à dévoiler le caché des choses, à s'en expliquer la fabrique. Ce qui le trouble, c'est «la vie et son impertinence» (p. 54), «c'est la prodigieuse évolution du premier pas / et la déchéance / de tous les autres» (p. 55). Quitte à tout casser, Longchamps veut retrouver le chemin de la mère, refaire à rebours sa lente remontée originelle, et dévoiler le secret qu'en ces lieux il découvre: «Ainsi, dit-il, je soumets mon corps / à l'aberrante nature.» (p. 63) Missionnaire du monde obscur, ce poète écrit sa déception originelle, son inlassable nostalgie de l'acte manqué, du grain de sable qui aurait fait mal se comporter la machine humaine. Constatons

avec lui à quel point il s'y trouve de secrets tenus pour intraduisibles:

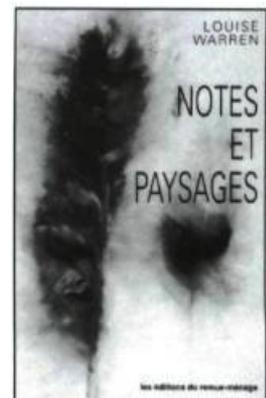
Allez et cherchez
sous ma peau
la première plaie du cambrien (p. 40)

Car rien ne s'efface pour Renaud Longchamps; et pour connaître les traces de l'évolution les plus secrètes, il suffirait de voir en soi tout le programme génétique, tout l'héritage fatal dont nous aurions à subir encore les séquelles et dont, à chaque geste, il nous faudrait témoigner. Cette sombre fatalité, Longchamps la dévoile depuis plusieurs livres déjà. On entend là la tragédie de vivre, nommée dans la froideur exacte de ce qui parfois se rapproche d'une nomenclature. À dire, radicale, la consternation de se savoir vivre, de ne savoir pas y résister, de n'y pouvoir rien d'autre que d'en témoigner, voilà bien à quoi se voue cette poésie:

Je vis
et ça ne résout rien

Ça ne résout jamais
le problème de la charge d'élégance
nécessaire
pour simplement
exister (p. 16)

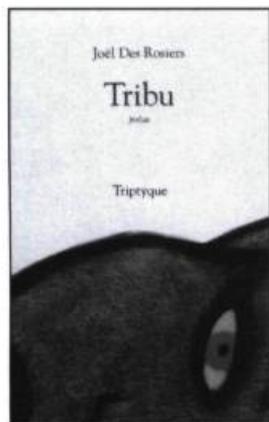
Il s'agit ici, ni plus ni moins, que d'une enquête. Il s'agit de comprendre, dans une constante nostalgie du savoir, la finalité de notre être lié à nos racines originelles. Les ères géologiques aident l'auteur à asseoir sa recherche dans un déséquilibre toujours démenti par la connaissance objective. La poésie naît de ce heurt: on ne peut être sûr de rien et pourtant nous nommons, nous avons un outil accaparant, le langage déplorable des sens et des connivences. «Parfois les mots s'évadent et c'en est trop



pour l'espèce qui perdure» (p. 44). La nature semble avoir eu un raté majeur en laissant les atomes nous engendrer. Ne serions-nous pas l'ultime défaut du vivant et, par absurde, son seul témoin réel? Et comme si toujours il fallait en revenir là, la poésie semble seule capable d'un simulacre de réconciliation, sinon d'une apparente utilité de vivre adéquatement toute cette misère de la catastrophe:

Rendez donc à l'univers
plus que la vie
et ses débris

Rendez l'imaginaire
au principe de la lumière
libre (p. 46)



La vie continue

La simplicité référentielle des textes de Louise Warren ne signifie aucunement que nous soyons en présence de textes simples. Car, s'il y a effet de simplicité, c'est que leurs référents se tiennent souvent dans le pourtour le plus immédiat du monde, celui le plus préhensible, celui que nous pouvons désirer le plus naturellement. L'art de Warren consiste à happer le désir dans des effets de langue où se jouent à la fois le merveilleux et le quotidien, le mystérieux et le banal. Il suscite en nous le goût de poursuivre la lecture, comme s'il s'agissait d'en ressortir un peu plus heureux des choses de la vie. «Il t'arrivait de me parler de choses très terre à terre», écrit-elle (p. 34), et c'est justement dans cette alternance d'une quotidienneté toute émotive et d'un monde onirique d'une très grande richesse que réside le défi de cette poésie. Il faut circonvenir le réel, le prendre en mots pour en saisir toute la vigueur expressive, toute l'énergie sous-jacente. Et à travers cette histoire toute simple de la vie, s'imisce constamment l'angoisse si contemporaine du silence, de l'incapacité de la langue à rendre concrètement son monde intérieur:

Je n'ai pas perdu ma langue
Mais certains mots, quand ils se dressent
les uns contre les autres
s'écorchent (p. 63)

Des histoires d'amour et de séparations, des cauchemars et des illusions, toute la poésie de Warren est faite de cette concentration des choses, de leur fragilité et de ce qu'il faut de détermination pour en assumer la réalité. L'auteure jette un regard irrévocable sur sa situation de femme, sur ce qu'il lui faut traverser pour accéder à cette conscience qui fait vivre. La partie intitulée «Les souches» met en jeu des rêves et des cauchemars dont le ton tranche sur toute peur, sur tout plaisir. Il s'agit

pour nous d'en consigner l'étrangeté, l'irréremédiable terreur:

Ce n'est pas une tragédie
disais-tu en attachant solidement un ruban
orange à un arbre afin d'en identifier la
coupe
Celui-là, je vais le finir à la hache

Ensuite, ce fut mon tour, la tête sur le billot.
Tu me coupas les cheveux, me râsas le
crâne et
l'enduisis de boue comme pour un sacrifice.
Ce n'est pas une tragédie
répétais-tu presque heureux. (p. 51)

Cette façon froide et radicale de témoigner du désastre d'être la proie vivante des autres, cette écriture toute précise, à la hache justement, donne ce ton à ces textes terribles:

Je vais les dire, les projeter,
ah le silence, tu penses, eh bien
toutes écluses ouvertes, voici ma voix
voici mon chant,
jamais mon silence, tu m'entends.
Et dans ce désordre et dans ce fouillis,
fourmi reine griffant le sable,
c'est moi bien vivante, me reconnais-tu?

Tu vas me le payer (p. 52)

Cette revendication de la parole réelle, forte et personnelle, traverse ce recueil qui devient alors l'œuvre contemporaine qu'elle revendique d'être. Loin du silence, cette œuvre travaille directement le droit de dire que l'existence des femmes a à témoigner de tout. Et si «la vie est une forme de désordre» (p. 11), il s'agit justement d'en cerner les données les plus compréhensibles, de faire l'inventaire de la passion d'exister. Peut-être s'agit-il d'une demande de bonheur, simplement de bonheur.

De l'élégance de l'être

Peut-être vous est-il déjà arrivé de vous sentir gêné(e)s par ce que j'appellerai, faute de trouver une meilleure expression, «trop de poésie»? Vous sentir gêné(e)s par cet excès de beauté qui parfois cherche à atteindre, sous la plume de certains poètes dits «inspirés», à une hauteur de ton suranné, à une subtilité du vocabulaire absconse, à une prétention des usages dits «poétiques» extraordinaire? Probablement, souvent même. Et c'est, hélas, ce que j'ai souvent ressenti à la lecture de *Tribu* de Joël Des Rosiers. Or, s'il ne correspond pas tout à fait à la description que je viens de donner d'une certaine outrecuidance en poésie, il n'en demeure pas moins que, trop souvent, il se complait dans les beautés exaltantes du langage au détriment

d'une simplicité plus efficace, plus près sans doute de son éventuel propos. Ainsi y trouve-t-on «l'ombre d'une étrangère sur la ville / [qui] doucement se délite», ainsi y apprend-on «que la nuit promulgue l'averse» (p. 13), y découvre-t-on d'impossibles anatomies, quand l'auteur décrit les «lèvres fossiles / bannies de la denture de l'étrangère» (ne faudrait-il pas s'inquiéter pour elle?) (p. 16), sans compter les «mers hiémales» (p. 54), «la volée de photons contre les tissures» (p. 53), «l'acmé» (p. 41), «à mesure de la terre en oestrus» (p. 35), «l'écoumène» (p. 85), le «gabion» (p. 86), les «herpes» (p. 82), etc. Or, bien qu'on pourrait croire que je n'ai rien trouvé de bon dans ce recueil, il n'en est rien. Par un mystérieux phénomène de contenu sans doute, et malgré mon exaspération presque constante, ce recueil recèle une sorte de tendresse passéiste, une forme de questionnement sur l'existence qui, proche d'un lyrisme assez ronflant, réussit malgré tout à séduire. Est-ce que cela tient au fait que la maîtrise parfois se perd et que l'auteur nous prouve qu'il est lui aussi capable de faire des fautes? Par exemple, quand il écrit «quelqu'extrêmes fussent nos issues» (p. 15), il manque, à n'en pas douter, un petit «que»; ou encore lorsqu'il parle du «presqu'oiseau» (p. 89), il manque encore, à n'en pas douter, un petit «e»; ou encore quand l'auteur se permet des lourdeurs étonnantes comme ici: «en sorte que, comme dans» (p. 19), il se prouve capable de quelque relâchement. Toujours est-il qu'on se dit que l'auteur est peut-être bien, lui aussi, humain avant que d'être tout à sa maîtrise de soi et de sa langue. Est-ce que cela tient à certains vers mieux venus que d'autres?

Sur les falaises de rien
seule la femme blanche dort
au pur dehors sous le pesant de la nuit
jusqu'aux décombres (p. 43)

Toujours est-il que ce recueil traduit une pensée de l'étranger, un goût des autres tout proche d'un humanisme de bon ton. Sauf sans doute quand on rencontre certaine strophe d'une étonnante philosophie laxiste:

prodige sur les ruines
épaules crues des petites mulâtresses
le nombril suspendu au désastre du siècle
tant de douceur dans l'inceste
sous les jeans allégoriques
tant de pudeur recouvre l'inaperçu du monde
tout l'aléa du monde (p. 21)

Bref, voici un recueil d'une surprenante venue, dont la partie la plus intéressante reste curieusement la dernière qui est en fait un journal de voyage. Quelle étrange chose que la poésie qui se retrouve ainsi cachée dans les méandres du désert ou exaltée de façon extrême au fil de vers souvent faits pour être beaux. **Lq**

Les nouveautés de Prise de Parole

La Prison rose bonbon

Raymond Quatorze

Lorsqu'on devient totalement indifférent à la violence, on n'est pas mieux que mort. C'est ce qui arrive à Raymond Quatorze, personnage principal et narrateur tout-puissant de **La Prison rose bonbon**. Dans cette histoire rocambolesque, l'anti-héros, Raymond Quatorze, sème les cadavres sur sa route comme d'autres les bonnes actions tandis que, tout autour de lui, des personnages étonnants l'entraînent avec la force d'un ouragan au coeur de son propre délire.

La Prison rose bonbon, un roman choquant où la brutalité se frotte à la tendresse; et la violence frôle l'amour.

Roman : Sudbury, Prise de Parole 1991
ISBN 2-89423-000-1, 23,95\$

Par Osmose

Les Draveurs

La création collective des Draveurs de Sudbury, **Par Osmose**, a ceci de particulier qu'elle présente une perspective sur l'assimilation qui n'est ni historique, sociologique ou traditionnelle, mais qui coïncide bel et bien avec le vécu d'un groupe d'adolescentes et d'adolescents franco-ontariens. Pour eux, c'est dans l'ici-présent, à même le quotidien, que les décisions sont prises, que les choix sont faits.

Théâtre : Sudbury, Prise de Parole 1990,
ISBN 0-921573-38-3, 11,95\$

DISTRIBUTION AU QUEBEC : DIFFUSION RAFFIN
514-325-5553

AILLEURS AU CANADA : PRISE DE PAROLE
705-675-6491